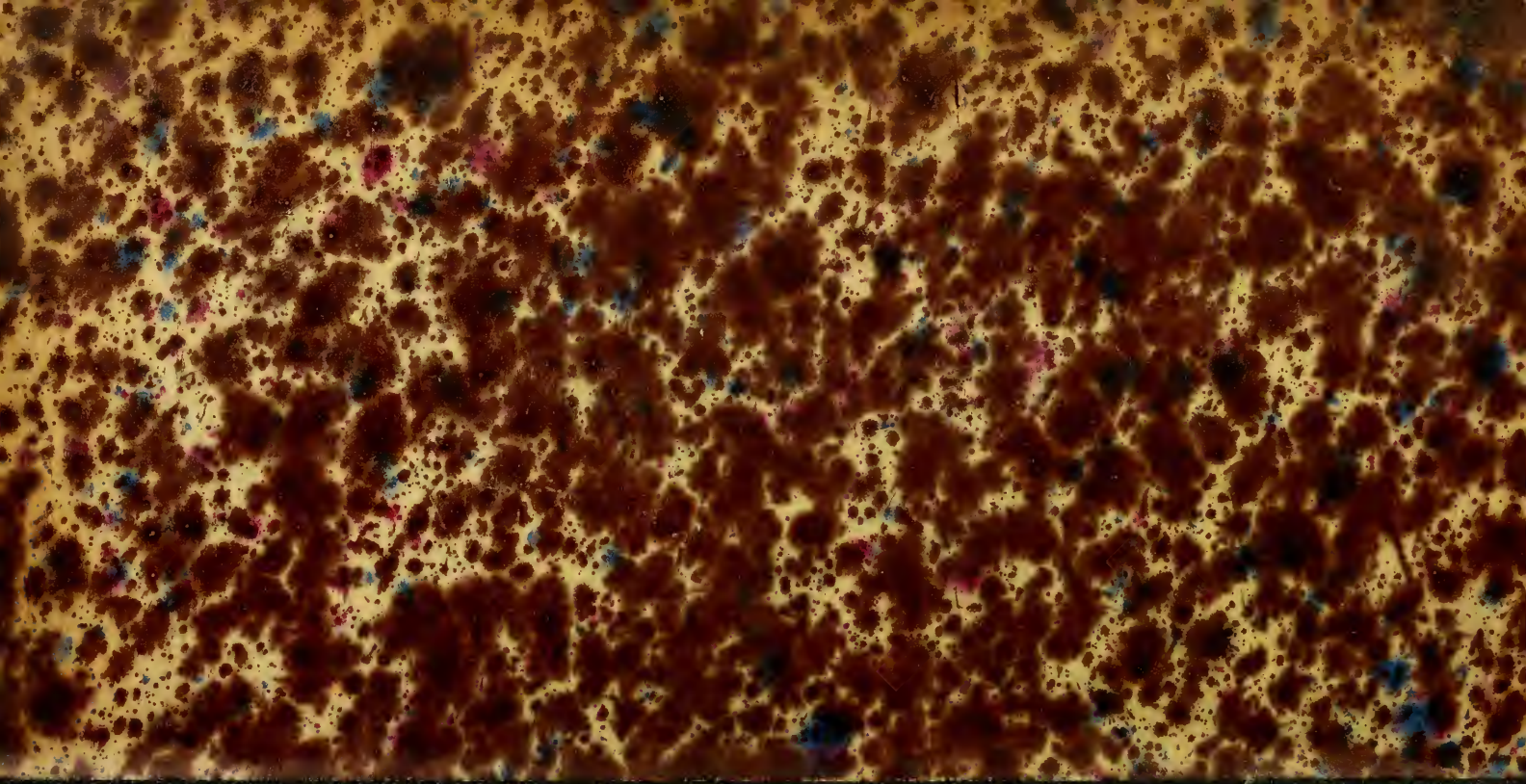
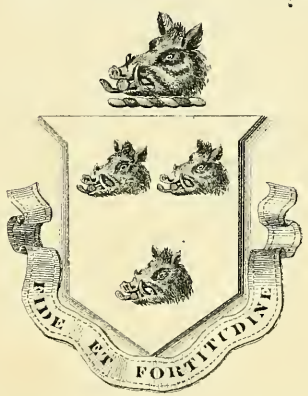


Accessions
159,822

Shelf No.
XG 3656.14

Barton Library.



Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
Boston Public Library

http://www.archive.org/details/rflexionsetjug00pari

RÉFLEXIONS

ET

JUGEMENS PROPHÉTIQUES,

ADRESSÉS

AUX PATRIOTES FRANÇAIS,

Par le Prophète Noſtradamus.

LA révolution eſt heureuſe ſans contredit ; mais elle eſt malheureuſe ſans doute, parce que le bien général ne peut en réſulter qu'au préjudice de quelques particuliers. En effet, dans l'état où ſe trouvoit la France, avant ſa régénération, pouvoit-on améliorer le ſort des Français, ſans que ce ne fût au détriment de ceux, en faveur desquels les lois & coutumes abuſives étoient inſtituées ? Les droits que s'étoient arrogés les Nobles, pouvoient ils ſubſiſter, ſans altérer de plus en plus le bonheur du peuple ? Puiſque les vexations & le deſpotiſme qu'ils exerçoient envers lui, alloient toujours en croiſſant, n'auroient-ils pas avec le temps, de concert avec le Clergé, envahi, s'ils avoient pu, toutes les richeſſes, toutes les charges & toutes les places, pour ſe rendre, en quelque ſorte, les diſpenſateurs de la vie à cette claſſe d'hommes qui les ſubjugue aujourd'hui, & que leur orgueilleuſe rage mépriſe encore, même étant preſque vaincus ?

L'État étoit obéré : Eh ! qui eſt-ce qui l'avoit obéré ? Etoit-ce l'agriculteur, l'artiſte, le négociant, l'artiſan, le journalier ? Si ce n'étoit pas le Tiers-Ordre, c'étoit donc les deux autres : en conſéquence n'étoit il pas de la plus grande équité, que ces Meſſieurs contribuaſſent auſſi bien, & même préférablement à ceux-ci, aux beſoins de la Nation ? N'étoit-il pas affreux de voir ces nobles ſangſues, toujours ſe remplir du ſang du malheureux, & ne jamais regorger, inſulter encore à la miſère de ceux que la nature a placés leurs égaux, & que ſouvent les vertus rendent bien plus recommandables ? Aſſez & trop long-temps, la raiſon & l'humanité gémiſſoient de voir une petite partie des enfans d'Adam, s'eſtimer autant que des dieux, quoique ſouvent ils ne ſe fuſſent donné pour cela que la peine de naître, tandis qu'ils regardoient la claſſe utile de leurs frères, comme la fange, comme des eſclaves ; ou, ce qui revient au même, comme des êtres créés pour ſatisfaire leurs beſoins & leurs caprices.

Mais Dieu, voulant mettre un terme à l'injuſtice des Puiſſans de France, & aux rapines des Miniſtres de la Religion la plus ſainte dans ſon inſtitution, a jugé qu'il étoit temps que l'honnête homme ne fût plus accablé de l'orgueil d'un fat, ni la victime de ſes caprices ; & que ce ne fût plus ſeulement le bien de l'agriculteur & du négociant, le génie de l'artiſte, & la peine de l'artiſan, qui fourniſſent le tréſor de la Nation ; il a jugé auſſi qu'il étoit néceſſaire que les Eccléſiaſtiques fiſſent quelques ſacrifices en faveur du bien public.

Cependant on devoit attendre plus de patriotiſme de la part de ces gens de Dieu, dont le patrimoine n'eſt pas de ce monde, & qui par conſéquent ne devroient pas tenir ſi affectueuſement aux choſes d'ici-bas. Pouviez-vous croire, Patriotes

Français, que les Miniſtres d'un Dieu de paix ; qui prêchent journellement l'union, la fraternité, & le déſintéreſſement, ſe déclareroient ouvertement contre la doctrine qu'ils enſeignent ! Non ſurement, il falloit les connoître pour les juger ; il falloit ſavoir, comme je le ſais, qu'ils ne prêchent le mépris des richeſſes, que pour qu'on les leur abandonne ; & que, pour aſſouvir l'ardente ſoif qui les dévore, ils ont formé des ſources d'or, de tous les points de la Religion qui leur ont paru être propres à cela ; & que, pour remplir leurs déſirs, ils ne négligeoient rien, pas même les moyens les plus bas, abuſant de la foible crédulité des uns, & de la néceſſité des autres, faiſant ſervir le Paradis, l'Enfer & le Purgatoire, à leur avidité, trafiquant les pardons, les diſpenſes, les interceſſions des Bienheureux, comme on fait des pièces d'étoffe, délivrant les ames du Purgatoire, à tant chacune, comme ſi la révocation des arrêts de l'Éternel ne dépendoit que de la ſollicitation d'un mercenaire, qui ne feroit pas cette œuvre pie ſans argent. Hélas ! que ne leur eſt-il poſſible de finir ainſi à volonté les peines de ces ames malheureuſes. Il y auroit encore parmi les Prêtres, des hommes aſſez ſenſibles à leurs ſouffrances, pour travailler avec tant d'ardeur à leur délivrance que le Purgatoire ſeroit preſque toujours vide, & qui ne voudroient pour cela, que la ſatisfaction de le faire. Ah ! quel mérite n'auroient-ils pas devant l'Auteur de toutes choſes ! Quelle reconnoiſſance n'auroient-ils pas ces eſprits, devenus bienheureux par l'efficace des prières de ces vrais Chrétiens ! Avec quelle ardeur n'intercéderoient-ils pas pour leurs libérateurs, quand il viendroit leur tour de paſſer par ce lieu de douleur.

Mais les membres de l'Egliſe ſont de la déli-

vrance des ames du Purgatoire ; comme ils font de la rémiſſion des péchés : point d'argent, point de prières : point d'argent, point de pardon. Si un couſin veut épouſer ſa couſine ; ſi un oncle veut s'unir à ſa nièce, c'eſt un crime, mais avec de l'or on l'efface ; comme ſi la Religion, en proſcrivant les mariages de parenté, eût laiſſé ce crime rémiſſible par ce moyen : il n'y pas même juſqu'aux permiſſions de faire des proceſſions, ou d'être diſpenſé d'un jeûne, &c. qui ne ſoient pour eux des objets de rapine : ainſi, des gens qui ont toujours fait leur profit de tout, n'abandonneront pas des biens, dont l'acquiſition leur a tant coûté de ruſes & d'intrigues, auſſi aiſément que le penſoient ceux qu'une aveugle confiance empêchoit de voir l'intérêt & le charlataniſme cachés ſous le voile de notre Religion ſainte. Vous voyez même qu'ils n'ont pas perdu tout eſpoir de ſe les conſerver. Le nombre des mécontens eſt trop grand, diſent-ils, pour que la Révolution ſuive ſon cours. Que feroient tant de gens de robe qui trouvoient ſi bien leur compte ſous l'ancien régime ? Que feroit cette quantité de commis, devenue inutile par ce nouvel ordre de choſes ? Et que deviendroit enfin une infinité de gens, pour qui les travaux de l'Aſſemblée nationale ſont fâcheux ? N'eſt-il pas de leur intérêt, auſſi bien que du nôtre, d'aller contre ſes progrès ? Il ne s'agit que d'être bien d'accord, de bien prendre ſes meſures : ſi tels & tels projets ont échoué, tel autre n'échouera pas ; d'une manière ou d'autre, n'avons-nous pas toujours réuſſi dans toutes nos entrepriſes ? Que ne pourrons-nous pas, étant réunis avec la Nobleſſe, & généralement avec tous les mécontens. Eh ! pourquoi donc n'aurions-nous pas l'avantage ſur cette canaille, ſur ces gens de rien.

Tels ſont leurs réflexions & les ſoins qui les occupent, & qui auront le ſuccès qu'ils en atten-

dent, si vous n'y prenez garde. Car je vous en avertis ; vous avez contre vous une grande partie des opulens : tout le Clergé, depuis le premier Archevêque jusqu'au dernier moine ; toute la Noblesse, depuis le plus éminent jusqu'au plus mince Monsieur D.... & encore tous ceux qui espéroient acquérir ce titre au moyen de l'or, ou des Echevinage, Jurade, Capitoulat, Consulat, &c. tous les gens de robe, et leurs satellites ; tous ceux qui ci-devant possédoient des places, & à qui elles sont enlevées, ou réduites à être beaucoup moins lucratives. Et enfin tous ceux que cette nouvelle Constitution contrarie. Ah ! Patriotes ! voilà bien des ennemis : mais croyez-vous qu'en se liguant contre vous, ces ennemis ne trouveroient pas encore parmi ceux même qui semblent être tous dévoués au bien public, des hommes assez vils, assez lâches, pour embrasser leur parti ? Eh ! que ne peut l'or ! que ne peut ce mobile universel par qui tout se fait en ce monde sur certains êtres bassement servile, méprisables au dernier point, & de plus assez malheureux pour ne pas connoître qu'ils tendent volontairement les mains au tyran qui les enchaîne !

C'est à quoi il faut veiller, Patriotes Français ! car je vous le prédit, si vous ne vous rangez parfaitement sous l'étendart de l'union, vos ennemis, toujours attentifs à profiter de vos moindres fautes, triompheront.

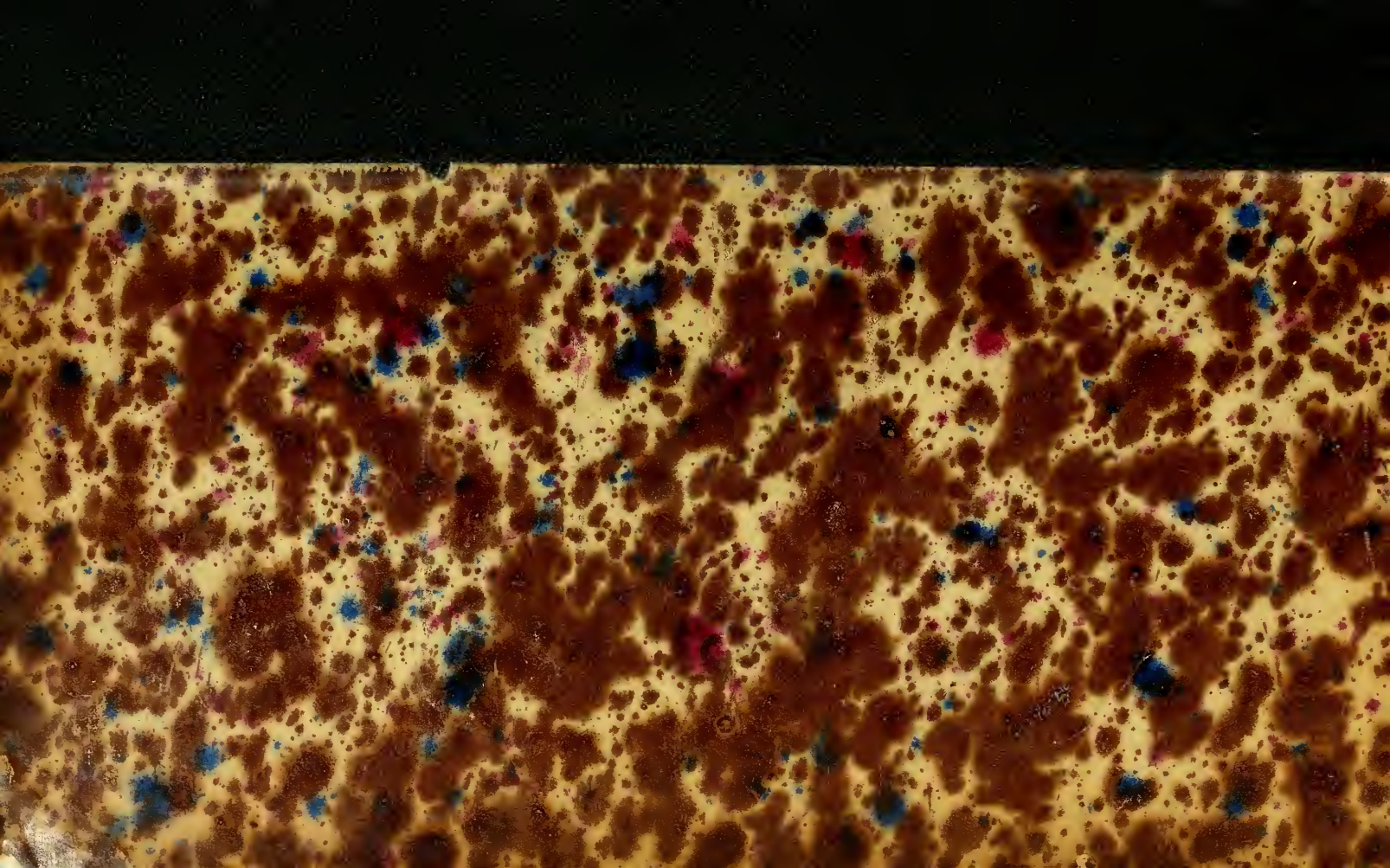
Si la subordination n'est pas mieux établie dans votre armée nationale, vous serez subjugués.

Si vos chefs sont pris inconsidérément, & que peu d'entre eux soient au fait du service, vous n'aurez jamais qu'une armée incapable.

Si toujours la cabale procède à vos nominations, c'est le moyen de faire avorter vos projets. Et la cabale triomphera, tant que pour vos nominations, vous suivrez les conseils de celui-ci ou de celui-là,

que ſouvent vous ne connoiſſez pas, non plus que celui pour lequel vous votez. Eh comment ! ne ſeroit-il pas bien mieux de donner votre ſuffrage, pour un homme que vous connoiſſez bon citoyen, bon père, bon époux, & dont vous ſavez la conduite entièrement irréprochable, au riſque même, faute que cet honnête homme ſoit ſuffiſamment connu, au riſque même, dis-je, de perdre votre ſuffrage, plutôt que s'il mettoit en place un ambitieux, ou un traître, qui vous feroit bien repentir de votre inconſéquence.

Si conſtamment vous n'apportez tous vos ſoins à ſoutenir, à ſeconder les travaux de votre Aſſemblée Nationale, vous êtes perdus. Point de milieu : *il faut mener la Conſtitution au port, ou périr avec elle.* Car une contre-révolution ne peut s'opérer qu'au moyen d'une guerre civile ; dans laquelle le parti vainqueur écraſeroit, anéantiroit l'autre.

C'eſt vous ſeuls, Patriotes Français, qui pouvez prévenir ce malheur : l'heureux ou malheureux ſuccès de la révolution ne dépend abſolument que de vous. Car tant que le parti contraire vous verra parfaitement unis, diſciplinés, & ſubordonnés à des chefs qui ſeront auſſi des Patriotes capables, ne craignez pas qu'il entreprenne aucune choſe contre vous ; parce qu'il verroit bien qu'il ne pourroit le faire qu'infructueuſement. Ne craignez pas non plus les menaces que vous font les partiſans de l'ariſtocratie : qu'ils ne feront plus travailler le peuple qu'autant moins qu'ils leur ſera poſſible ; qu'ils mettront à bas le luxe ; & qu'enfin ils ſe réduiront au point de n'être preſque plus d'aucune utilité à la ſociété. Ne craignez point cela : le riche ſe montrera toujours riche ; ſouvent même plus qu'il ne le ſera ; & ſoyez ſûrs que lorſque la France ſera tranquille, elle reprendra ſon ancienne ſplen-

deur. Ceux qui ſeront riches ne ſe paſſeront pas plus de beaux habits, de beaux meubles, de beaux carroſſes, que ci-devant. Les femmes ne laiſſeront pas plus qu'auparavant, de parer les grâces de leur ſexe. Les bijoux, les étoffes de toutes ſortes, reprendont leur ancien uſage. La confiance ſe rétablira chez l'étranger. Le commerce reprendra non-ſeulement ſon ancienne activité, mais encore deviendra plus brillant que jamais. Le ſiècle d'or renaîtra. Et tous les Français, même ceux qui aujourd'hui ſont contraires au vœu général, applaudiront à une Conſtitution, qui paſſant le niveau ſur tous les hommes qui lui ſeront ſoumis, aſſurera par ſes ſages lois, les propriétés des uns, facilitera les travaux & l'abondance aux autres, & affermira d'une manière inébranlable la liberté de tous.